Noir sur blanc

Jean-Michel Leniaud

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lha/174>

DOI : 10.4000/lha.174

ISSN : 1960-5994

Éditeur

Association Livraisons d'histoire de l'architecture - LHA

Édition imprimée

Date de publication : 10 décembre 2008

ISSN : 1627-4970

Référence électronique

Jean-Michel Leniaud, « Noir sur blanc », *Livraisons de l'histoire de l'architecture* [En ligne], 16 | 2008, mis en ligne le 23 avril 2014, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lha/174> ; DOI : 10.4000/lha.174

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.

Tous droits réservés à l'Association LHA

Noir sur blanc

Jean-Michel Leniaud

- 1 Lorsque, dans le contexte romantique, il se tourne vers le Moyen Âge avec une curiosité avide et passionnée, le XIX^e siècle s'apprête à vivre simultanément une double expérience, celle de la nostalgie et du retour aux temps fondateurs et celle de l'utopie à laquelle incitent les premiers frémissements de la Révolution industrielle. Bien loin de se combattre, ces deux aspirations s'épaulent, s'additionnent et se combinent et vont susciter, dans l'ordre de l'architecture, l'avènement d'un esprit systématique, dont on reconnaît qu'il se confond avec le projet rationalisme auquel Eugène Viollet-le-Duc a attaché son nom. C'est toute la chaîne de la production du bâtiment qui se trouve pénétrée de ce souffle nouveau, depuis la phase du projet jusqu'à celle du chantier, en passant par la formation, l'instruction du dossier et le contrôle de la réalisation. C'est du chantier qu'il est ici question.
- 2 Car, à juste titre, le colloque organisé par Basile Baudez a lié deux interrogations : la première concerne les matériaux ; la seconde, l'édification du bâtiment. L'une et l'autre sont distinctes, elles ne se confondent ni se superposent. Néanmoins, le XIX^e siècle, aussitôt qu'il eut projeté son regard sur le Moyen Âge, n'eut de cesse de concevoir un modèle de chantier sur lequel, de façon idéale, le maître des œuvres concevait le projet dans le secret de sa loge, le tailleur de pierre réalisait les différentes pièces de la construction et le maçon travaillait à les mettre en place. Telle est l'image que donne, par exemple, Ludovic Vitet lorsqu'en 1845, il rédige avec la collaboration de l'architecte Daniel Ramée sa *Monographie de l'église Notre-Dame de Noyon*. Amplifiant des propos qui avaient déjà eu cours aux époques antérieures, il ne fait pas seulement du chantier le lieu où s'agencent les matériaux, mais, l'endroit, la *Bauhütte*, où le maître transmet aux compagnons le secret maçonnique qui préside à la construction des cathédrales et l'espace sur lequel sont produits sous leur forme achevée les matériaux à mettre en œuvre.
- 3 Cette conception du chantier n'est probablement pas totalement fautive : la toponymie confirme à quel point les tuileries, les fours à chaux et autres points de production se sont établis de façon plus ou moins itinérante à proximité des lieux de construction. Et pour la taille de pierre, le spectacle qu'offrent encore aujourd'hui les travaux conduits par le

service des monument historiques permet de justifier l'idée qu'une fois débitées de la carrière, les pierres étaient épannelées, puis taillées sur place. Elle n'est pas fausse mais plusieurs données, cependant, sont venues la modifier : en premier, le fait que certains lieux se sont spécialisés dans la production de matériaux au point qu'ils se sont totalement dissociés des chantiers de construction ; en second, corollaire du précédent, le développement des moyens de transport et leur optimisation pour une circulation moins coûteuse en énergie.

- 4 Plus exactement, ce sont les circonstances de la double révolution, industrielle et néo-gothique, qui vont la bouleverser de fond en comble. Viollet-le-Duc, sans écarter totalement les rêveries de Ludovic Vitet, va s'employer, en introduisant le concept de « rationalisme », à susciter une réinterprétation totale de l'activité architecturale. Ce que les architectes avant lui cherchent à « rationaliser » touche à la distribution du plan, à l'organisation de la façade, à la mise en œuvre des matériaux, à l'affirmation de la structure constructive selon une conception qui, déjà annoncerait le principe fonctionnaliste. Viollet-le-Duc va plus loin en mettant l'accent sur la préfabrication des éléments, donc sur la reproductibilité des agencements. À l'article *Lutrin* du *Dictionnaire raisonné du mobilier*, il donne en quelque sorte une définition de l'art industriel, celui qui est destiné au temps dans lequel il vit : il ne consiste pas seulement à tenir compte des capacités spécifiques des matériaux et à répondre aux besoins mais à fournir la possibilité de dupliquer, de façon à répondre, de façon peu coûteuse, à la demande de la société. Élaborée à propos des arts décoratifs, l'idée se transpose dans l'ordre de la construction.
- 5 En cette époque où l'art tend à se convertir en science, tout incite, au reste, à l'industrialisation de l'architecture. À l'École des beaux-arts, l'effort séculaire qui préside la définition des sujet du prix de Rome, puis dans la commande publique, les procédures de concours qui apparaissent à partir des années 1840, conduisent à la complexification des données des programmes, à la rédaction de plus en plus précises des données, à la transformation de la demande en une sorte de problème qui suppose le double volet de la question et de la réponse. Pour ce qui est de la réponse, on sait que l'enseignement de l'École va se distinguer par l'emploi de formules et de plans types capables de résoudre les questions les plus singulières. Parallèlement, l'État va s'employer par voie de circulaires à réglementer les normes du projet, qu'il s'agisse des modalités graphiques (format, échelle, perspective bidimensionnelle...), des cahiers des charges ou des éléments destinés au métré et à la facturation. Et quand on se réfère au poids croissant de la commande publique, on comprend à quel point l'effort de normalisation auquel incitent les institutions va faire tâche d'huile. Sans compter que certaines administrations, en particulier l'Instruction publique et les Cultes pour les écoles et les églises, adoptent explicitement des normes, coût du mètre carré, ratio surface/nombre d'utilisateurs.
- 6 En d'autres termes, plus encore qu'en des époques antérieures où on observe déjà de quelques tendances en ce sens, le projet devient duplicable. La production des matériaux industriels incite à conduire cette ambition jusqu'à la réalisation finale. L'expérience à laquelle se livre Alavoine en commençant dans les années 1830 la construction de la flèche de la cathédrale de Rouen en donne toute l'étendue : il s'agit de faire réaliser par une fonderie située sur un axe de circulation qui conduit à Rouen des pièces de fonte qui viendrait s'agencer sur place. L'architecte exploite de façon systématique les possibilités offertes par la préfabrication et tend à limiter le chantier à l'espace de la mise en œuvre.
- 7 Bien que l'entreprise d'Alavoine se soit soldée par un semi échec, elle donne la mesure de l'ambition d'une architecture « en kit » – qui explique, entre autre, pourquoi le XIX^e siècle

a été fasciné par la solution du chalet en bois – et aussi le diapason des innovations introduites au XIX^e siècle. Le dense tissu des petites entreprises disparaît au profit de quelques grosses structures qui conquièrent, telles les ardoisières d'Angers, les part du marché. Les produits peuvent être acheminés rapidement grâce à l'amélioration des conditions de transport, en particulier le développement du chemin de fer. Des matériaux de plus en plus performants sont conçus, notamment les mortiers à prise rapide qui permettent d'accélérer le temps de l'intervention.

- 8 Au total, le chantier n'est plus le lieu où les matériaux se préparent, où les détails graphiques s'élaborent, où, après discussion, les décisions se prennent car tout le mouvement qu'on vient de décrire tend à ce que l'essentiel soit préparé en amont. Il ne reste qu'à assurer la mise en œuvre de ce que le projet a préalablement défini. La rationalisation de l'architecture à l'époque de la Révolution industrielle tend à concevoir ce projet en pièces détachées, à l'instar de pièces de mécano : sur le chantier se concentre la mise en œuvre. L'important est de le faire dans les délais prescrits par les marchés : le travail effectué en amont vise à optimiser le temps. Dans un contexte, celui de l'entreprise, que marque davantage la perfection du geste répété que l'innovation dans les habitudes, les matériaux et les formes, il résulte du phénomène ci-dessus décrit la lente mais puissante gestation du chantier moderne.